

**LES ROIS DE LA NUIT**

**TOME 5**

# **LE PARQUET**



**Patrice HUETZ**

# Les Rois de la Nuit — Le Parquet

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# L'Aube du RAID

*Lundi 14 juin 2010, 4h00 — Saint-Denis, rue Lénine*

La nuit sentait encore l'asphalte chaud quand les fourgons noirs s'immobilisèrent à trois cents mètres de l'immeuble. Ibrahima Konaté dormait. Pour la dernière fois depuis longtemps.

Trente hommes du RAID, combinaisons noires, lunettes de vision nocturne, gilets pare-balles siglés en blanc. Le commandant Faraj marchait en tête, radio collée à l'oreille, respirant lentement — la respiration qu'on apprend à l'école de police et qu'on oublie rarement. Il avait attendu ce moment quatre ans. Depuis la première écoute téléphonique interceptée par la PJ de Nanterre, depuis le premier rapport de l'indicateur S7 remis dans une enveloppe marron à un parking de Roissy, depuis la première photo satellite du parking de Bobigny où se tenaient les échanges de marchandise.

Le juge Dufresne avait signé les mandats à minuit, penché sur son bureau du quatrième étage du Palais de justice, stylo en main, lunettes sur le nez, avec cette économie de geste qui était sa marque depuis trente ans de magistrature. Faraj avait attendu que la cité dorme. Il avait attendu que les guetteurs rentrent — ils rentraient entre deux heures et trois heures du matin, les nuits de semaine,

quand le flux de clients se tarissait. Il avait attendu que Bilal soit à l'abri dans un hôtel de Roissy sous un nom d'emprunt — l'homme que le parquet protégeait comme une relique, une pièce maîtresse qu'on ne déplace qu'une fois.

Les fourgons s'étaient garés moteurs coupés, phares éteints, dans une rue parallèle. Faraj avait passé trente minutes à observer les façades avec les jumelles de vision nocturne. Aucune lumière suspecte. Aucun mouvement sur la dalle entre les tours. Les chiens de la cité dormaient eux aussi.

L'équipe technique était passée vingt minutes avant par le sous-sol — autorisation préalable du bailleur social, gérée en amont par un adjoint du procureur. Les ascenseurs avaient été neutralisés. Il ne restait que les escaliers.

Les bottes montèrent en silence. Douze étages. Un homme à chaque palier, positionné, immobile, à l'écoute. Faraj compta les portes dans le couloir du douzième : 1201, 1202, 1203. Appartement 1204. La porte blindée qu'Ibra avait fait installer en 2007, quand les affaires avaient atteint une taille qui appelait ce genre de précaution. Elle résisterait peut-être à un coup, pas à deux.

Faraj leva le poing fermé. Arrêt total.

Vingt secondes de silence complet. Quelque part dans la cage d'escalier, une bouteille roulait sur un palier — quelqu'un avait bougé, un geste anodin dans la nuit. Faraj attendit. Rien d'autre.

Il abaissa la main.

Le bélier se balançait.

Ibra entendit quelque chose. Pas vraiment un bruit — une absence de bruit. La cité avait ses sons de nuit, ses codes sonores que les habitants intégraient sans s'en rendre compte : les chiens du quartier Joliot-Curie qui aboyaient par vagues, un moteur de scooter qui passait en troisième sur l'avenue, le ronflement lointain du périphérique comme une mer permanente. Cette nuit-là, rien. Un silence de prédateur — le silence qui précède, pas le silence qui suit.

Ibra était debout avant que la porte explose.

Il était en caleçon, pieds nus sur le parquet de sa chambre. Il avait le temps de penser — une seconde, deux secondes — juste assez pour comprendre que c'était fini. Pas peut-être. Pas encore. Fini.

Il pensa à Yasmine. Une seconde, pas plus. Puis son esprit devint froid et propre comme il l'avait toujours été dans les situations sans issue.

Le bélier frappa une fois. La serrure blindée tint. Le bélier frappa une deuxième fois. La porte s'arracha de son cadre avec un bruit sec, métallique, qui résonna dans tout l'étage. Les lampes tactiques l'aveuglèrent — une lumière blanche, violente, qui ne laissait aucune ombre derrière elle, qui transformait l'espace en quelque chose d'irréel, de chirurgical.

Des voix criaient : *Police ! À terre ! À terre !* — et il y avait des corps partout dans l'appartement, des mains qui le saisissaient par les bras et les épaules, qui le plaquaient sur le carrelage froid du couloir. Sa joue contre les tommettes grises. Il sentit le froid du sol, puis la pression des genoux dans son dos, puis le métal des menottes qui cliquetaient en se fermant.

Il ne bougea pas. Il ne cria pas. Il ne dit pas un mot.

C'était la seule règle qui valait encore : ne rien dire. Depuis ses dix-huit ans, depuis sa première garde à vue pour une histoire de shit à cinquante euros sur le parking du Carrefour, Rachid lui avait dit : *La gueule. Toujours la gueule. Le reste, ça se règle avec un avocat.* Quinze ans de pratique. Il avait retenu ça même quand il avait tout oublié du reste.

Quelqu'un disait son nom, au-dessus de lui, avec la voix de quelqu'un qui lit un document. *Ibrahima Konaté, vous êtes en état d'arrestation. Vous êtes placé en garde à vue pour association de malfaiteurs en bande organisée en vue de la préparation d'un crime, direction de réseau de trafic de stupéfiants, blanchiment de capitaux...* La liste continuait. Il entendit les mots, les classa, les rangea. Ce n'était pas de la dénégation — c'était de la méthode.

Autour de lui, le bruit de l'appartement retourné — tiroirs ouverts, meubles déplacés, la bibliothèque qui s'effondrait partiellement. Il entendait tout ça depuis le sol, joue contre le carrelage, les yeux mi-clos.

Ils fouillèrent l'appartement pendant trois heures. Ibra avait été relevé et installé sur la chaise du salon, menotté dans le dos, un agent en faction debout devant lui. La chaise en bois qu'il avait achetée chez Ikea en 2004, lors d'une période où il s'était raconté que la vie normale était possible — que l'appartement, le parquet vitrifié, les étagères Kallax, c'était une façon de construire quelque chose de solide.

Il regarda son appartement se faire démonter pièce par pièce avec la méthode des hommes entraînés : systématique, silencieuse, presque clinique. Un agent prenait les photos. Un autre annotait sur un formulaire. Un troisième testait les murs avec un outil électronique qui détectait les cavités. Ils travaillaient par zones, comme des archéologues, sauf qu'ils ne cherchaient pas à préserver.

Les saisies s'accumulaient sur la table basse : trois téléphones, retrouvés dans des cachettes différentes — l'un sous la planche de la cuisine, l'autre dans la doublure d'un blouson, le dernier enroulé dans une paire de chaussettes au fond du placard. L'ordinateur portable. Les cahiers — quatre, de formats différents, couverts d'une écriture serrée. Les enveloppes kraft. Les clés USB. Et les liasses d'espèces dans le double fond de la penderie — pas grand-chose, vingt-cinq mille euros au plus. L'essentiel circulait autrement.

L'agent en faction devant lui avait vingt-cinq ans, maximum. Un visage sans âge, des yeux d'un brun neutre. Il regardait Ibra avec une concentration professionnelle qui ne contenait ni mépris ni sympathie. Juste une présence, un corps entre Ibra et la sortie.

Ibra ne regardait pas l'agent. Il regardait ses propres mains liées, et derrière ses mains, le parquet qu'il avait fait poncer et vitrifié en 2007. Il avait mis une semaine à le faire lui-même, le soir, après les

affaires, les genoux sur le bois brut, la machine vibrante dans les mains. Il avait pensé à l'époque que c'était une façon de construire quelque chose — quelque chose qui lui appartiendrait vraiment. Un appartement dont chaque surface porterait sa trace.

Les agents marchaient dessus en bottes.

Faraj entra à 6h15. Il était plus petit qu'Ibra ne l'avait imaginé — pas gros, pas maigre, le physique d'un homme qui fait du sport régulièrement depuis vingt ans sans excès. Il s'assit sur le canapé en face d'Ibra, sans précipitation, comme un homme qui a tout son temps maintenant que l'urgence est derrière lui. Il posa ses mains à plat sur les genoux.

Il regarda Ibra pendant une minute entière, sans parler.

C'était une technique. Ibra le savait. Il avait lu quelque chose là-dessus dans un des guides juridiques de Fresnes, plus tard. Ça ne changeait rien au fait que ça fonctionnait un peu — pas par faiblesse, mais parce que le silence entre deux humains qui se regardent porte toujours quelque chose.

*On a tout ce qu'il faut*, dit finalement Faraj. Pas comme une menace — comme un constat, la voix plate d'un homme qui énonce un fait avéré.

Ibra ne répondit pas.

*Vous avez le droit à un avocat au bout de vingt-quatre heures. D'ici là, on a des choses à se dire.*

Ibra dit : *Mon avocat.*

Faraj sourit — un sourire sans joie, le sourire de quelqu'un qui attendait exactement cette réponse et qui la reçoit sans surprise. Il se leva, glissa son carnet dans sa poche intérieure, et sortit. L'agent en faction reprit sa position. Le soleil montait derrière les stores.

À 6h45, la tour commençait à se réveiller. Les noctambules rentraient, les lève-tôt partaient au boulot — le maçon du septième qui attrapait le premier RER, l'aide-soignante du quatorzième avec sa blouse blanche dans un sac plastique, le chauffeur de bus du dix-

huitième qui avait sa prise de service à sept heures à la gare de Saint-Denis. Le fourgon blanc avec ses gyrophares silencieux attirait les regards depuis la dalle — des regards latéraux, prudents, des regards de gens qui savent depuis longtemps ne pas trop regarder.

Depuis la fenêtre du septième étage, dans l'appartement de la cousine de Fatoumata où vivaient depuis deux ans la mère et la fille, une fillette de neuf ans regardait la rue.

Yasmine Konaté avait été réveillée par les bruits à quatre heures du matin — un bruit sourd venu d'en haut qu'elle avait d'abord intégré dans son rêve. Puis le silence. Puis des voix dans la cage d'escalier, des voix d'hommes, courtes et nettes, qui n'avaient pas le son des voix de la cité la nuit. Elle s'était levée, avait traversé le couloir pieds nus en longeant le mur comme elle faisait quand elle ne voulait pas réveiller sa mère, et s'était postée derrière le rideau de la fenêtre du salon.

Elle attendit. La dalle était vide. Puis les hommes sortirent — les combinaisons noires, les gilets, les caisses plastique qu'ils chargeaient dans les fourgons. Et son père.

Il marchait normalement — pas bousculé, pas courbé. Il marchait comme il marchait toujours, la tête droite, les épaules en arrière, comme si rien ne pouvait le faire plier, comme si même les mains dans le dos et les deux hommes à ses côtés n'étaient qu'un détail dont il décidait lui-même de l'importance. C'est seulement quand il passa sous le lampadaire à l'entrée de l'immeuble qu'elle vit les menottes.

Elle ne comprit pas tout de suite ce que les menottes signifiaient en termes de durée. Elle avait neuf ans. Elle savait que la police mettait des menottes aux gens qu'elle emmenait. Elle savait aussi que son père était parti avant, d'autres fois, et qu'il revenait. Elle attendit qu'il lève les yeux.

Il ne leva pas les yeux.

Il cherchait toujours sa fenêtre quand il partait — un regard bref vers le septième étage de l'immeuble d'en face, une reconnaissance silencieuse qui valait toutes les paroles. Cette nuit, il gardait la tête

droite et le visage fermé. Comme s'il savait qu'il ne rentrerait pas, et que chercher la fenêtre aurait été mentir.

Fatoumata arriva derrière Yasmine, les bras croisés sur sa robe de chambre de coton bleu, les pieds dans ses pantoufles. Elle n'avait pas dormi depuis le bruit à quatre heures. Elle posa une main sur les épaules de la gamine — une main ferme, pas douce, la main d'une femme qui contient quelque chose de gros et qui choisit le moment pour le déposer.

*Va te coucher.*

Yasmine obéit. Elle avait appris très tôt que certaines questions n'appelaient pas de réponses — pas parce qu'on lui mentait, mais parce que les réponses n'étaient pas encore prêtes. Il y avait un temps pour les questions et un temps pour regarder la réalité en face sans lui donner de nom. Elle retourna dans sa chambre, s'allongea sur le lit étroit, et écouta les bruits de la cité reprendre leur cours.

Le fourgon blanc démarra dans la rue. Elle entendit le moteur diesel dans le silence du matin.

Dans la fourgonnette, assis sur la banquette métallique, les mains toujours liées dans le dos, Ibra regardait les rues de Saint-Denis défilier par le hublot grillagé. Il connaissait chaque carrefour par cœur. Quinze ans qu'il les arpentait à pied, en voiture, la nuit. Le boulevard Lénine avec ses platanes qui verdissaient l'été. La nationale 14 et ses feux qui passaient au vert pour personne à cette heure. L'échangeur de la Plaine Saint-Denis, le panneau *Paris A1 Roissy*, et les tours Pleyel qui s'allumaient dans le lointain.

La lumière du matin montait, orange pâle, derrière les immeubles. Le ciel était propre, pas de nuages. Ce serait une belle journée.

Un des agents à ses côtés regardait droit devant lui, concentré sur quelque chose que lui seul voyait. L'autre avait les yeux mi-clos, en bout de garde — il avait dû bosser toute la nuit pour la préparation. Personne ne lui parlait.